 Temps de lecture : 5 min.

Histoires de familles blessées

Nous avons l'habitude d'imaginer la famille comme une réalité harmonieuse, caractérisée par la présence simultanée de plusieurs générations et par le rôle des parents qui fixent la norme et des enfants qui – en l'apprenant – sont guidés par eux dans l'expérience de la réalité. Mais les familles se trouvent souvent traversées par des drames et des incompréhensions, ou marquées par des blessures qui attaquent leur idéal et leur donnent une image déformée, déformante et fausse.

L'histoire de la sainteté salésienne est également traversée par des histoires de familles blessées. Il y a des familles où au moins une des figures parentales est absente, ou dans lesquelles la présence du père et de la mère devient, pour différentes raisons (physiques, psychiques, morales et spirituelles), pénalisante pour leurs enfants, y compris quand un des membres est en route vers les honneurs des autels. Don Bosco lui-même, qui avait connu la mort prématurée de son père et l'éloignement de la famille par la volonté prudente de Maman Marguerite, a voulu – ce n'est pas un hasard – que l'œuvre salésienne soit dédiée particulièrement à la « jeunesse pauvre et abandonnée ». Il n'a même pas hésité à mettre en œuvre une intense pastorale des vocations auprès des jeunes formés dans son oratoire. Il démontrait ainsi qu'aucune blessure du passé n'est un obstacle pour une pleine vie humaine et chrétienne. La sainteté salésienne elle-même, présente dans la vie de nombreux jeunes de Don Bosco qui se sont consacrés grâce à lui à la cause de l'Évangile, porte en elle comme une conséquence logique la trace de familles blessées.

Parmi ces garçons et ces filles qui ont grandi au contact des œuvres salésiennes, nous présentons la bienheureuse Laura Vicuña, née au Chili en 1891, orpheline de père et dont la mère a commencé à cohabiter en Argentine avec le riche propriétaire terrien Manuel Mora. Blessée par la situation d'irrégularité morale de sa mère, Laura était prête à offrir sa vie pour elle.

Une vie courte mais intense

Née à Santiago du Chili le 5 avril 1891 et baptisée le 24 mai suivant, Laura est la fille aînée de José D. Vicuña, un noble déchu qui avait épousé Mercedes Pino, la fille de modestes paysans. Trois ans plus tard arrive une petite sœur, Julia Amanda. Mais le père meurt bientôt, après avoir subi une défaite politique qui a miné sa santé et compromis son honneur en même temps que les ressources de sa famille. Privée de toute « protection et perspective d'avenir », la mère débarque en

Argentine, où elle se met sous la tutelle du propriétaire terrien Manuel Mora, un homme « au caractère superbe et hautain », qui « ne dissimule pas sa haine et son mépris à l'égard de quiconque s'oppose à ses desseins ». Un tel homme ne garantit une protection qu'en apparence, mais en réalité a l'habitude de prendre ce qu'il veut, si nécessaire par la force, en exploitant les gens. Certes, il paie les études de Laura et de sa sœur à l'internat des Filles de Marie Auxiliatrice, mais leur mère subit l'influence psychologique de Mora et vit avec lui sans trouver la force de rompre le lien. Mora commence à montrer des attentions malhonnêtes à l'égard de Laura elle-même, au moment même où elle se prépare à la première communion. C'est alors que Laura prend soudain conscience de la gravité de la situation. Contrairement à sa mère, qui justifie un mal (la cohabitation) par un bien (l'éducation de ses filles dans un internat), Laura comprend qu'il s'agit d'un argument moralement illégitime, qui met l'âme de sa mère en grand danger. À cette époque, Laura souhaitait devenir elle-même religieuse de Marie Auxiliatrice, mais sa demande fut rejetée, car elle était la fille d'une « concubine publique ». Reçue au pensionnat alors que dominaient encore en elle « l'impulsivité, la facilité à éprouver du ressentiment, l'irritabilité, l'impatience et la propension à paraître », voici que se produit en elle un changement que seule la grâce, associée à la coopération humaine, peut provoquer : elle demande à Dieu la conversion de sa mère, en s'offrant elle-même pour elle. Dans cette situation, Laura ne peut ni avancer (entrer chez les Filles de Marie Auxiliatrice) ni reculer (retourner auprès de sa mère et de Mora). Avec la créativité propre aux saints, Laura s'engage alors sur le seul chemin qui lui était encore accessible : avancer en hauteur et en profondeur. Dans les résolutions de sa première communion, on lit ceci :

Je me propose de faire tout ce que je sais et peux pour […] réparer les offenses que vous, Seigneur, recevez chaque jour des hommes, surtout des personnes de ma famille ; mon Dieu, donnez-moi une vie d'amour, de mortification et de sacrifice.

C'est alors qu'elle fait de sa résolution un « Acte d'offrande », qui inclut le sacrifice de sa vie elle-même. Son confesseur, reconnaissant que l'inspiration vient de Dieu mais ignorant les conséquences, donne son accord et confirme que Laura est « consciente de l'offrande qu'elle vient de faire ». Elle vit les deux dernières années dans le silence, la gaieté et le sourire. Son caractère déborde de chaleur humaine. Pourtant, le regard qu'elle porte sur le monde – comme le confirme une photo, très différente de la stylisation hagiographique habituelle – trahit sa prise de conscience douloureuse et la souffrance qui l'habitent. Dans une situation où elle est privée de la liberté par rapport aux conditionnements, obstacles et épreuves,

comme aussi de la liberté de faire quoi que ce soit, cette pré-adolescente témoigne d'une « liberté pour » : celle du don total de soi.
Laura ne méprise pas la vie, elle aime la vie, la sienne et celle de sa mère. Pour cela, elle s'offre. Le 13 avril 1902, dimanche du Bon Pasteur, elle se demande : « Si Jésus donne sa vie… qu'est-ce qui m'empêche de donner la mienne pour maman ? » Au moment de sa mort, elle ajoute : « Maman, je meurs, je l'ai moi-même demandé à Jésus… depuis près de deux ans, je lui offre ma vie pour toi… pour obtenir la grâce de ton retour ! »

Ce sont là des paroles dépourvues de regrets et de reproches, mais chargées d'une grande force, d'une grande espérance et d'une grande foi. Laura a appris à accueillir sa mère pour ce qu'elle est. Elle s'offre pour lui donner ce que toute seule elle ne peut obtenir. À la mort de Laura, la maman se convertit. Sa fille, Laurita de los Andes, a ainsi contribué à engendrer sa mère dans la vie de la foi et de la grâce.